

## REVUE DE PRESSE

Un documentaire propagandiste sur le sociologue.

# Bourdieu existe, Carles l'a rencontré

La sociologie est un sport de combat

Documentaire de Pierre Carles.  
2h26.

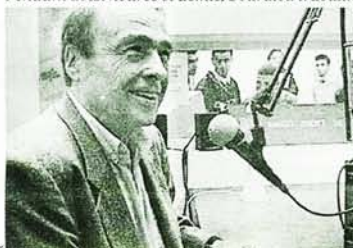
Le portrait de Pierre Bourdieu par Pierre Carles est clairement un film de propagande. Est-ce un problème? Oui, si l'on considère que l'auteur de *Pas vu pas pris* aurait dû appliquer la même virtuosité perfide, la même intelligence critique à l'égard de son nouveau sujet d'étude qu'envers les vedettes politico-médiatiques étrillées en boucle dans son film précédent. Non, si l'on considère, comme Pierre Carles, que le sociologue le plus cité au monde est trop absent des médias, ou tout simplement trop peu filmé, pour qu'on juge nécessaire de lui appliquer une grille journalistique mécanique «pour/contre». Dans cette logique «compréhensive», un film sur Bourdieu, même complaisant, c'est toujours ça de vu, et toujours ça de pris.

Très sensible aux thèses du sociologue et membre actif de sa galaxie, Pierre Carles s'est rangé ici à cette seconde hypothèse et renonce à sa singularité comique et critique pour filmer Pierre Bourdieu «en ami» et «au travail».

Pendant deux longues heures et demi, on le suit dans ses activités médiatiques, pas au sens parisien, microcosmique et hertzien du terme mais au sens de «faire lien avec»: une conférence et une émission de radio au Val-Fourré, à



Pendant deux heures et demie, Bourdieu travaille. Bourdieu manifeste à Millau avec José Bové...



...Bourdieu explique ses théories à la radio au Val-Fourré. Carles renonce à sa sensibilité critique.

Mantes-la-Jolie; un dialogue avec l'écrivain allemand Günther Grass, une séance de signatures-dédicaces de la *Dominacion masculina* à Barcelone, une manif à Millau avec José Bové...

**Frottement verbal.** Le film cherche à délimiter un terrain (on n'ose pas dire un «champ») d'investigation assez étrange, bordé par au moins deux lignes: la perception et l'interrogation de l'œuvre de Pierre Bourdieu par le «quidam» (qu'il soit journaliste, animateur social, sympathisant ou tout simplement auditeur); et la transmission et la vulgarisation de ses «thèses» par l'auteur lui-même.

Une certaine rugosité voire brutalité se dégage parfois de ce frottement physique et verbal entre l'intellectuel et ses lecteurs, auditeurs et détracteurs. «Finalement, à quoi vous servez, Pierre Bourdieu?», demande un jeune animateur de RDC (Radio Droit de cité) après une présentation très «NRJique» de certaines de ses idées.

**Collision.** Ceux qui reprochent à Bourdieu de porter sur son visage sourcilieux toute la misère du monde auront de quoi moudre: inlassablement, comme épuisé de remettre sans cesse en examen des concepts vieux de quinze ou vingt ans, le sociologue tente d'expliquer les notions de «violence symbolique», ou de «capital culturel».

«Quand un riche patron paye les études commerciales de son fils, il lui transmet un capital. C'est la même chose avec les enfants de profs qui transmettent à leurs enfants une certaine connaissance du système scolaire... Mais je ne voudrais pas trop caricaturer.»

En filmant live ce travail de vulgarisation, Pierre Carles fait, en effet et littéralement, œuvre de propagande (au sens que lui donne le Petit Robert: «Action exercée sur l'opinion pour l'amener à avoir certaines idées sociales et politiques»).

Bourdieu présente. L'autre reçoit, ou pas. Ça résonne ou ça fait collision (lors d'une conférence au Val-Fourré, Bourdieu se fait mettre en cause durement). D'où la référence dans le titre au «sport de combat».

**Ressassement.** De la même façon qu'il construisait avec *Pas vu, Pas pris* un quasi système paranoïaque en remettant sans cesse sur l'établi une pre-

mière mouture du film (une séquence où François Léotard et Etienne Mougeotte copient avant le journal de 20 heures de TF1), puis une deuxième (les interviews piégées de Patrick de Carolis, Charles Villeneuve, Bernard Benyamin, etc.), puis une troisième (les aventures du film avec Karl Zéro), Pierre Carles met en scène un «ressassement» au travail, celui de Bourdieu, mais aussi le sien. Le ressassement a l'avantage de ses inconvénients: ça pé-

nètre autant que ça saoule ●

EMMANUEL PONCET

**LIBERATION**  
LIBERATION . COM

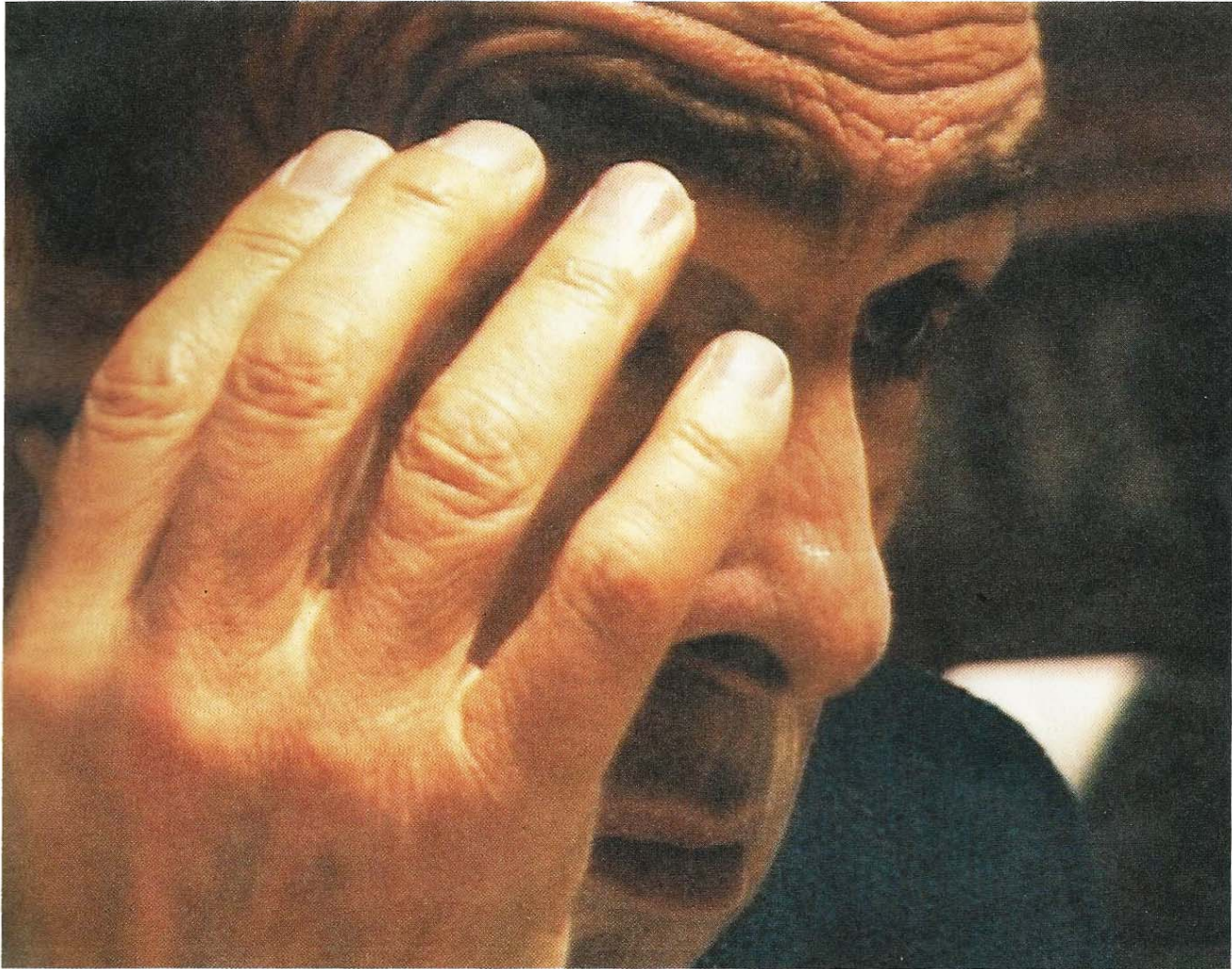
**CINEMA**

Toute l'actualité du cinéma, les portraits les critiques et les coulisses.

Tous les horaires et les salles, réserver sa place

[www.liberation.com/cinema](http://www.liberation.com/cinema)





# ***La sociologie est un sport de combat***

**de Pierre Carles  
avec Pierre Bourdieu**

Pierre Bourdieu et Pierre Carles partagent, avec leurs armes respectives, la sociologie pour l'un, le documentaire pour l'autre, un même combat : la critique de l'ordre social. En s'effaçant pour la première fois derrière son sujet, un peu impressionné peut-être par la stature du sociologue, Pierre Carles délaisse ici des ficelles qui, depuis *Pas vu, pas pris*, ont fait sa "mauvaise réputation" dans le milieu de la télé dont il est devenu un paria prestigieux (son nouveau docu a été refusé par toutes les chaînes). Sans jamais faire le malin, Carles a filmé Bourdieu au travail, de réunions en conférences au Collège de France. Une pensée en mouvement s'incarne à l'écran, complexe et honnête. Où l'on découvre un Bourdieu éloigné de l'image toute faite de l'intello cassant et inaccessible, un professeur généreux et pédagogue, cherchant à croiser la rigueur de son travail scientifique avec un engagement dans l'espace public. Sortie le 2 mai.



## Pierre Bourdieu, mandarin du kung-fu

**LA SOCIOLOGIE EST UN SPORT DE COMBAT.** Film documentaire de Pierre Carles. (2 h 26.)

Auteur du célèbre *Pas vu pas pris*, document pervers et corrosif sur l'hypocrisie médiatique prise à son propre piège, Pierre Carles signe aujourd'hui un long documentaire consacré au sociologue Pierre Bourdieu. On constatera d'emblée un notable changement de méthode (la déférence s'y substitue à l'insolence) et de cadre (un portrait, plutôt qu'un libelle). A bien des égards cependant, le sujet reste la révélation au grand jour des insidieux mécanismes de pouvoir qui régissent les institutions et les conduites sociales. Le coauteur des *Héritiers* (avec Jean-Claude Passeron) étant de longue date passé maître en la matière, Pierre Carles a tout naturellement trouvé en lui le médiateur idéal pour prolonger son travail de sape.

La méthode, inspirée du cinéma direct, consiste à suivre le sociologue dans ses nombreuses manifestations publiques, tout en s'effaçant derrière la situation qui en résulte. On voit ainsi Pierre Bourdieu intervenir dans un débat télévisé américain, participer à une manifestation antimondialisation, répondre aux ques-

tions de jeunes animateurs d'une radio associative du Val-Fourré, se prêter à celles de journalistes après la publication d'un de ses livres, dispenser son cours à des étudiants, prodiguer des conseils à un jeune sociologue, ou encore se confronter courageusement à l'auditoire particulièrement remonté de la maison de la culture de Mantes-la-Jolie.

### ZOOM

**Un spectacle plaisant et instructif, qui associe l'intelligence du sociologue à son pouvoir de séduction**

Ces moments, captés sur le vif et en situation, ont l'avantage de constituer un portrait vivant de Bourdieu, d'illustrer son rôle d'intellectuel engagé, et de livrer une version synthétique de ses idées-maîtresses. Plaisant et instructif spectacle, qui associe l'intelligence aiguë de cet homme à son réel pouvoir de séduction. Il est d'autant plus dommage que Pierre Carles ait cru bon

de passer sous silence les sérieuses critiques dont Bourdieu a récemment fait l'objet, depuis la légitimité de la science dont il se prévaut jusqu'au paradoxe qui voit ce mandarin, professeur au Collège de France, se poser en victime du système. Le film eût mérité, à cet égard, d'être un peu plus bourdieusien.

Loin de constituer une réponse satisfaisante, le dialogue qui figure dans le dossier de presse du film entre le réalisateur et son « questionneur » Olivier Cyran semble destiné à désamorcer le débat, en tablant sur la stupidité de ses destinataires. A la question « Pourquoi avoir fait l'impasse sur les attaques dont Bourdieu est l'objet dans les médias ? », Pierre Carles rétorque en effet : « Ça ne présente aucun intérêt. Qui se souviendra dans cinquante ans des journalistes ou des invités permanents du petit écran qui l'ont attaqué alors que ses ouvrages de sociologie figurent, eux, au programme des universités (...). » Cette réponse spacieuse (qui insulte les adversaires de Bourdieu) à une question fallacieuse (qui présente *a priori* le sociologue comme une victime), accentuée, si besoin était, le parti pris apologétique du film, et les lacunes qui en découlent.

J. M.

Un film de Pierre Carles

# Bourdieu

## *fait son cinéma*

Le réalisateur du sulfureux « Pas vu, pas pris » a filmé pendant trois ans le parcours de Pierre Bourdieu. Avec « La sociologie est un sport de combat », il offre un éclairage unique sur une pensée en action

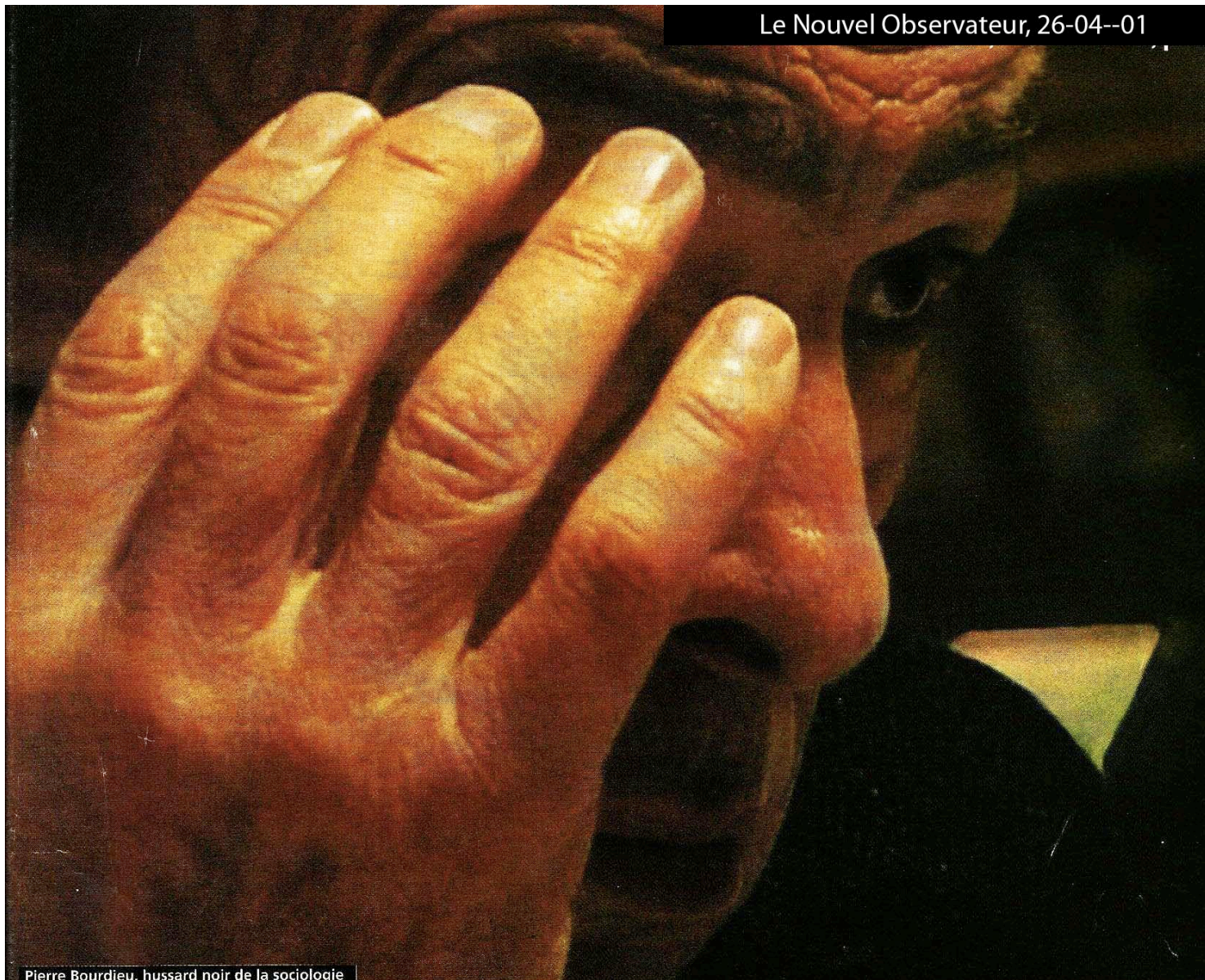
**P**remière séquence. Gros plan sur le visage concentré de Bourdieu, s'apprêtant à donner de Paris une visioconférence à un amphi bondé de l'autre côté de l'Atlantique. « *He's the greatest sociologist in the world* », annonce le speaker américain. Ambiance Stade de France un jour de concert. Quelques images plus loin, on voit le sociologue backstage, mécontent de sa prestation, confiant son trac. « *Insécurité linguistique* », diagnostique-t-il. Johnny ne l'aurait pas formulé ainsi, c'est sûr. Séquence suivante. Bourdieu toujours, derrière des lunettes fumées cette fois, subissant les assauts d'une groupie survoltée qui l'a reconnu dans la foule après un meeting de José Bové. « *Grosse fatigue* » dans les rues de Millau. Un instant, on entrevoit alors la possibilité du pire... Un clip de deux heures et demie à la gloire de « l'article de Paris » le mieux exporté à l'étranger, une sorte de « *In bed with Pierre Bourdieu* », avec foule brésilienne sur le tarmac et confidences désenchantées quand la nuit tombe sur la bourdieumania et qu'il est l'heure de rentrer au Collège de France. Mais le pire ne viendra pas, et tous ceux qui salivaient déjà à l'idée de prendre Bourdieu en flagrant délit d'autocélébration

cinématographique en seront pour leurs frais.

La caméra de Pierre Carles a résolument fait vœu d'austérité. D'une intervention au sujet de « *l'inégalité sociale* » sur l'antenne d'une radio de Mantes-la-Jolie, à une réunion de travail ordinaire aux Hautes Etudes en Sciences sociales, on suit le hussard noir de la sociologie jusque dans ses œuvres les plus modestes, les plus ingrates, les plus barbantées même. Au turbin, donc. Sans remise de médailles ni paillettes. Sous le glacis rigide et sentencieux de l'*Homo academicus* ultratitré, Carles veut faire apparaître l'infatigable laboureur de champ social, le bosseur acharné dès l'aube à ouvrir les entrailles du libéralisme en compagnie de ses collaborateurs lors de réunions démocratiques, forcément démocratiques. Le parti pris du réalisateur du sulfureux « Pas vu, pas pris » est à cet égard si évident, si assumé, qu'on ne saurait parler de manipulation, ou pour le dire à la Bourdieu : de « violence symbolique ». Et puisque nous y voilà, crevons tout de suite le soufflet polémique que l'addition des noms de Carles et de Bourdieu au générique ne manquera pas de voir lever tant ces deux-là peuvent compter sur de solides inimitiés.

Qui a oublié « l'affaire » ? Pierre Carles, qui





Pierre Bourdieu, hussard noir de la sociologie

s'était déjà distingué en révélant les dessous de l'« interview » de Castro par Poivre d'Arvor, se procure en 1994 les images d'une discussion off entre Etienne Mougeotte et François Léotard. Sur le thème « la télé, le pouvoir, la morale », il décide d'en faire un « 12 minutes » pour Canal+, qui refuse le sujet. Le journaliste prend alors rendez-vous avec les responsables des principaux magazines d'information pour leur faire visionner la cassette et filmer à leur insu leurs réactions embarrassées. Malaise. Refusé par toutes les chaînes, « Pas vu, pas pris » sortira en salles en 1997. Elliott Ness de la *famiglia* cathodique pour les uns, petit juge aux méthodes douteuses pour les autres, Carles dérange, aussi ne serait-on pas étonné d'entendre quelques ricanements au sujet de la supposée métamorphose de ce procureur des turpitudes médiatiques en hagiographe zélé et en porte-flingue de la bourdieusie.

Sa bombinette jetée dans l'écran aurait-elle eu pourtant la moindre valeur si elle ne s'était arc-boutée à quelque sincère désir de réforme, à quelque charpente intellectuelle solide ? C'est

en lisant les études consacrées à l'horreur journalistique d'un Patrick Champagne ou d'un Alain Cardon, deux des principaux vulgarisateurs de Bourdieu, que Carles confesse avoir eu l'idée, tout jeune homme, de tenter quelques expériences « dérangeantes » dans les médias. La sympathie de l'électron libre de l'audiovisuel français pour le sociologue est évidente à l'écran... Doit-on vraiment s'en effaroucher ?

S'il en allait autrement, il ne l'aurait pas filmé trois années durant, et n'aurait évidemment pu gagner sa confiance, la « forteresse Bourdieu » étant mieux verrouillée que la Banque de France. A toutes fins utiles, soulignons aussi qu'aucune



**Pierre Carles**, 38 ans. Après des études de sociologie et de journalisme, il collabore à l'émission « Ciel, mon mardi ! » sur TF1 (dont il est écarté pour impertinence à l'égard de la chaîne), et au magazine « Strip-Tease » sur France 3 (reportages sur Domino's Pizza, le chauffeur de Chirac, etc.). Il se spécialise ensuite dans le journalisme d'investigation. Refusé par toutes les chaînes de télévision, « Pas vu, pas pris » sort en salles en 1997.

chaîne n'a accepté de mettre le moindre centime dans « La sociologie est un sport de combat », Arte ayant notamment considéré que le projet ne correspondait pas à la ligne de la chaîne. Sachant que Bourdieu est l'un des intellectuels vivants les plus lus en France et dans le monde, on n'omettra pas de goûter tout le sel de cette affirmation. Fin de la parenthèse et retour au film.

Son défi, son côté a priori suicidaire, c'est de s'abstenir de vendre au public l'illusion d'un regard sur le *vrai* Bourdieu, et de se borner à montrer un intellectuel au travail. Pis encore, de se borner le plus souvent à lui laisser la parole. Que nul n'entre ici donc, s'il n'est en humeur d'entendre de l'analyse sociologique monologuée parfois jusqu'à un bon quart d'heure en plan fixe. Place au verbe donc, et à sa nécessaire lenteur qui est en soi une gifflure au rythme auquel la télé a formaté les esprits. Et c'est justement là qu'il faut parler de tour de force. A partir de l'objet cinématographique a priori le moins sexy au monde, après disons... un discours d'Edouard Balladur, Carles parvient à filmer un document de bout en bout passionnant. Mieux que ça, il contraint au réexamen du dogme soutenant le règne



paillé de l'infotainment et des discours politiques lyophilisés par les « communicants », ce dogme selon lequel le souci de comprendre est irréconciliable avec le souci démocratique de se faire comprendre. Soit, pour le dire de façon plus « télégénique » : le populo est limité et l'intello est chiant.

Qu'il explique à une journaliste espagnole les grandes lignes de « la Domination masculine » ou les principes de l'économie libérale à un groupe d'étudiants, Bourdieu le dinosaure, le triste, le déterministe sait être d'une clarté totale et d'un humour foudroyant. Son discours fait mieux que passer la rampe, la chose est indiscutable à l'écran. Au point qu'on en vient à regretter les infinies précautions dont il entoure chacune de ses interventions dans les médias français, et

qu'on en vient à suspecter qu'une méfiance légitime ne se soit transformée au fil des ans en paranoïa aveuglante. Au point aussi qu'on remercie intérieurement Günter Grass, avec qui une séquence le montre en train de dialoguer à la télé allemande, de lui demander enfin pourquoi il n'use pas davantage de cette arme sarcastique qu'il sait manier pour réchauffer ses froides sommes. « *L'époque n'est pas drôle. Je n'ai pas envie de rire* », voilà pour la réponse – suffit-elle ?

C'est le choix du réalisateur de n'avoir pas voulu livrer de contre-jour sur « l'homme » Bourdieu. Pas de confidences, à moins que le fait d'avoir « *envie de tuer Denis Tillinac* » quand il entend son accent de Brive n'en soit une (*sic*). Pas le moindre coup de fil privé, Bourdieu se protège plus jalousement encore que le très nerveux époux de Caroline de Monac'. Regrettable. Un jour, Michel Burnier, ancien fondateur d'« Actuel », a raconté comment sa dévotion à Sartre avait commencé à décliner le jour où, reçu chez le philosophe, il avait aperçu les bourgeoisissimes napperons en dentelle qui ornaient ses tables

basses. Appelons ça la « révélation du napperon » et considérons que tout individu exerçant un magistère intellectuel de quelque ampleur devrait un jour laisser à ses disciples la chance de connaître ce genre d'expérience libératrice. Rien de tel dans ce film. Pas la moindre paire de Nike sud-asiatique oubliée dans un coin, pour venir attester de la diabolique duplicité de l'auteur de « *la Misère du monde* ».

Le risque aurait pu pourtant se révéler payant, car ce qui suinte malgré tout de l'homme à travers l'armure n'en détourne pas. Pas une once de démagogie mielleuse chez Bourdieu notamment. C'est déjà beaucoup. La séquence houleuse tournée au Val-Fourré est à cet égard intéressante. On y voit le mandarin dans ses

atours de vieux judoka de la socio, venu enseigner sur le terrain sa science qu'il voit comme « *un sport de combat... pour se défendre, pas pour attaquer* ». Mais les choses tournent mal, les polytraumatisés du libéralisme présents ce soir-là se montrent peu disposés à se laisser rééduquer par ce parachuté de la Montagne-Sainte-Genève. L'un d'entre eux se lance dans un impressionnant monologue contre ces « *psychiatres de banlieue* » qui viennent les ausculter. « *C'est pas Dieu, c'est Bourdieu. Faut pas confondre !* » Dur dur d'incarner le dominant au royaume des dominés, quand on a toute sa vie décortiqué la symbolique de la domination. Bourdieu encaisse mal, mais ne se démonte pas. D'aucuns leur auraient passé la pommade, lui leur passe un violent savon. Sur le thème : le mouvement ouvrier a crevé d'anti-intellectualisme, j'en sais plus sur vous que vous n'en savez vous-mêmes, etc. Au fil des minutes, le propos se fait blessant, cassant, pénible même... Ce soir-là, il termine sous les applaudissements.

**AUDE LANCELIN**

« *La sociologie est un sport de combat* », par Pierre Carles, en salles le 2 mai.

● **Pas de confidences, à moins que le fait d'avoir « envie de tuer Tillinac » n'en soit une.**

Plutôt qu'un portrait de Bourdieu, Pierre Carles filme le mouvement d'une pensée complexe qu'il parvient à rendre lumineuse.

# prose combat

LA SOCIOLOGIE EST UN SPORT DE COMBAT de Pierre Carles

Depuis ses premiers reportages au vitriol pour la télévision, Pierre Carles s'est construit une sale réputation dans le milieu politico-médiatique, dont il aime à renvoyer un miroir peu complaisant, voire carrément méchant. Les victimes de ses films ne lui ont jamais pardonné son regard persifleur, le sommet d'ingratitude ayant été atteint avec son "œuvre" majeure, le documentaire *Pas vu, pas pris*, dans lequel les modes de fabrication de l'information télévisée furent stigmatisés, au prix d'une certaine mauvaise foi de la part de Carles.

La grande surprise à la vue de son nouveau docu, *La Sociologie est un sport de combat*, provient justement de ce refus, inédit chez lui, de toute volonté de piéger ou de dénoncer. Cette posture nouvelle tient à l'objet du film : un portrait au long cours de Pierre Bourdieu, dont Carles ne cache pas l'admiration qu'il lui porte. Fascination qui le pousse mécaniquement dans une légère complaisance : aucun regard critique, ni mise en question d'une parole que le réalisateur enregistre avec sa caméra comme s'il buvait du petit lait.

Le film demeure néanmoins passionnant, parce que vivant et stimulant, progressant par vagues successives, s'installant dans une durée

longue mais nécessaire (deux heures et demie). Son flux libre et mouvant accompagne agréablement le spectateur plongé au cœur d'une réflexion théorique et pratique. Celle d'un intellectuel, étranger à la poésie opaque d'un Jean-Luc Godard, dont il reçoit une lettre à laquelle il ne comprend rien, celle d'un penseur en phase avec le monde social et dont l'œuvre foisonnante constitue en elle-même un combat "contre la domination symbolique, l'imposition de catégories de pensée", comme le précise un brillant disciple du maître, Loïc Wacquant.

Problématique qui trouve naturellement un écho chez Carles, obsédé depuis toujours par la lutte contre les évidences et le sens commun. La rencontre des deux Pierre s'incarne ainsi lumineusement à l'écran, Carles ayant pu suivre durant trois ans l'universitaire avec une complicité qui ne trompe pas. En s'immisçant dans son bureau, dans ses salles de cours au Collège de France, Carles révèle la pensée de Bourdieu en train de se dire, en mouvement, ne sacrifiant jamais la complexité d'un raisonnement sur l'autel de la pédagogie. De la domination masculine aux célèbres notions d'habitus ou de capital culturel, Bourdieu ne cesse de propager sa bonne parole à des interlocuteurs parfois

circonspects, prouvant à l'envers que la sociologie est bien un sport de combat, une forme de résistance à l'ordre dominant, qui nécessite une panoplie de ripostes fines, souples et tranchantes. Comme l'illustre une admirable séquence, pleine de tension, où Bourdieu, déstabilisé par une salle hostile et chauffée à blanc au Val-Fourré, est contraint de livrer combat face à des jeunes pour qui la sociologie n'est qu'un nom, sans portée sur leur vie de misère : la misère du monde.

Jean-Marie Durand

La grande surprise de ce documentaire provient du refus, inédit chez Pierre Carles, de toute volonté de piéger ou de dénoncer.





# KARL A T É

... TRICARD DE LA TÉLÉ DEPUIS «PAS VU PAS PRIS», OÙ IL DÉMONTRAIT LES  
CONNIVENCES ENTRE LES JOURNALISTES ET LES HOMMES POLITIQUES,  
PIERRE CARLES SIGNE CETTE FOIS UN FILM ZEN CONSACRÉ À PIERRE BOURDIEU:  
«LA SOCIOLOGIE EST UN SPORT DE COMBAT». AUDI ? MATE !

# CARLES



PIERRE CARLES en quatre dates - 1989 Pierre Carles travaille à Télé Lyon Métropole. Viré. - 1991 Pierre Carles travaille à «Ciel mon mardi». Viré. - 1995 Pierre Carles réalise «Pas vu à la télé». Canal+ refuse de le diffuser, Alain de Greef parle de «fascisme» - 2001 Pierre Carles suit Pierre Bourdieu caméra au poing. Résultat: «La sociologie est un sport de combat» sort en salles.



MÉDIAS  
PAR PATRICK WILLIAMS

**J**e comprends que certains, comme les membres d'Action Directe, aient pu être tentés par le terrorisme. Des grands patrons de multinationales qui abîment l'existence de milliers de personnes doivent s'attendre à être abîmés à leur tour... » Nous nous trouvons dans un café avec Pierre Carles et, d'emblée, la conversation prend un tour radical. L'ancien journaliste retrouve un ton martial qui était plus courant dans les années 70 qu'aujourd'hui. Au passage, il confirme une idée qui nous trotte dans la tête : pendant que la France se perd en commentaires sur *Loft Story*, une frange de la société se radicalise. « Je ne défends pas le terrorisme mais je ne trouve pas ça anormal. »

Le parcours de Carles ressemble à celui de nombre d'entre nous : une prise de conscience, par étapes, inséparable d'une réflexion sur la télévision. On commence à 20 ans par se moquer des émissions « ringardes », puis on se met à critiquer les « intelligentes ». Enfin, on finit par jeter son poste par la fenêtre. Excepté que Carles a fait ce parcours de l'intérieur, et qu'il a été beaucoup plus loin.

#### ANNE SINCLAIR, MICHEL FIELD ET CHARLES VILLENEUVE DANS LE COLLIMATEUR

Entré à la télé à la fin des années 80, Carles commence par se payer gentiment la tête de clowns tels Jean-Pierre Foucault ou Jean Bertolino dans *Ciel mon mardi*. En même temps, il réalise des reportages pour *Culture pub* ou *Strip-Tease*, où il peaufine sa technique de l'interview tête à claques ou de la dissection des rapports de domination (Chirac et son chauffeur). Assez vite, il se forge une réputation d'emmerdeur, de forte tête refusant la logique de soumission qui règne dans le journalisme.

Mais son heure de gloire vient en 1995 avec *Pas vu à la télé*, où il réussit à piéger la nomenclature télévisuelle, les Anne Sinclair, Guillaume Durand et autre Charles Villeneuve, montrant les rapports de connivence qui unissent journalistes et hommes politiques. Levée de boucliers : Alain de Greef parle de « fascisme », Françoise Giroud lui conseille de faire attention à ses fesses. Toute une corporation policée, tolérante, impertinente, montre son vrai visage. Canal+ refuse de passer le film. Carles s'en fout et monte d'un cran. Dans la suite, *Pas vu pas pris*, sortie en salles et en vidéo, il s'en prend aux professionnels de l'impertinence journalistique : Karl Zéro, Mi-

chel Field... Après ce coup d'éclat, on se demandait qui Carles pourrait encore piéger. Où il pourrait exprimer encore sa haine des médias ?

#### UN FILM ANTISPECTACULAIRE

*La sociologie est un sport de combat - Pierre Bourdieu*, consacré au sociologue du même nom, répond à cette question. Rien qu'à entendre l'intitulé, on comprend que Carles soit passé de l'autre côté de la barrière, qu'il s'agit d'une entreprise héroïque, un rien suicidaire : réaliser un documentaire de deux heures un quart, antispectaculaire au possible, sur l'homme le plus haï des médias français, le plus hostile à la mise en images qui soit. Comme si, las de ricaner, Carles avait voulu proposer. Comme si, après avoir dézingué les pros de la parole calibrée, Carles offrait généreusement sa caméra au poids lourd de la parole lourde, lente, sérieuse. « Donner les moyens à Bourdieu de se faire entendre me semble être la meilleure riposte à la censure maligne des médias audiovisuels. »

Pourtant, *La sociologie...* est tout sauf un film chiant. On y voit un Bourdieu qu'on ne soupçonnait pas, loin de l'image habituellement colportée par les médias, celle d'un froid gourou anticapitaliste. On s'attendait à un chef de secte, on découvre un type d'une extrême réserve, qui répète inlassablement ses concepts partout où il passe, dans une radio, dans une conférence, dans un débat houleux au Val Fourré : la domination masculine, le capital symbolique et culturel. On peut à cette occasion s'apercevoir que Bourdieu ne dit rien de révolutionnaire, mais énonce des constats de simple bon sens. Commentaire de Carles : « Il y a des formes de violence non spectaculaires que des gens comme Bourdieu rendent visibles. Ainsi, quand il explique que le Front National a réussi à imposer ses lunettes de vision à l'ensemble de la société, qui pense en terme d'opposition immigrés/nationaux, diton qu'il faudrait voir une opposition de type pauvres/riches. »

Au café, à discuter avec Pierre Carles, on comprend mieux pourquoi il a braqué son objectif sur Bourdieu. Propos hésitants, sourcils froncés, il a dû se reconnaître dans la parole austère qui caractérise l'universitaire. Il y a chez eux cette même façon de ne pas être tout à fait à l'aise dans la

●●● «DES GRANDS PATRONS QUI ABÎMENT L'EXISTENCE DE MILLIERS DE PERSONNES DOIVENT S'ATTENDRE À ÊTRE ABÎMÉS À LEUR TOUR.»





### ●●● «COMME DISAIT UN JOURNALISTE AMÉRICAIN, IL FAUT PARFOIS MORDRE LA MAIN DE SON LECTEUR.»

●●●

langue, propre à ceux qui sont nés dans un milieu modeste ou qui sont sensibles aux rapports de domination qui sous-tendent le langage. A ce titre, ce film ne parle pas que de Bourdieu : il met en scène, en filigrane, l'affrontement entre deux France, celle des dominés et celle des dominants. La France du *Monde diplomatique* et de l'extrême-gauche, des militants à la parole qui dérape et qui bout, contre la France de *Libération* et des bourgeois bohèmes, de *Technikart* et des intellectuels à la parole déliée, qui causent en pleine lumière de *Loft Story*. « D'une certaine façon, ce film est tout entier contre la télévision. »

#### PAROLE GAUCHE

Reste un élément gênant : Pierre Carles n'est pas quelqu'un d'extrêmement sympathique. Face au quidam venu l'interroger, il se tient méfiant, défiant, ne veut pas faire copain. Comme s'il traçait une ligne de démarcation entre lui et son interlocuteur. Bien qu'il s'en défende — « *Je n'aime pas les partis, ni les groupes de masse* » —, Carles présente le profil typique du militant d'extrême-gauche. Une posture de juge, de procureur, qui divise le monde entre bons et méchants, victimes et bourreaux. Vivant dans ce manichéisme puritain, il pose un regard froid, définitif, sur tous ceux qui se montrent coupables de collaboration avec le « système ».

Ainsi *Pour lire pas lu*, revue pamphlétaire lancée sur le Net et par abonnement par Carles et des amis, retrouve la pire rhétorique gauchiste des années 70, intolérante et moraliste. Au sujet de *Libération*, il y est écrit : « *Riche en reniements, le parcours de Libération éclaire autre chose que le destin étriqué d'un petit journal de petits bourgeois espérant dissimuler sous des "audaces" sexuelles et culturelles leur impeccable conservatisme économique.* » Si on comprend qu'on puisse en vouloir à *Libé*, on doute que ce soit par le mépris qu'on arrivera à convaincre les « petits bourgeois » de modifier leur vision du monde. Commentaire de l'intéressé : « *C'est vrai que le ton est agressif. Mais c'est parce que nous ne sommes plus habitués aux journaux pamphlétaires. En tant que lecteur moi-même, je suis agressé. Mais comme disait un journaliste américain, il faut parfois mordre la main de son lecteur.* »

C'est tout le problème du discours de la gauche extrême, qui semble

moins soucieuse de convaincre ses adversaires (95% de la société, tout de même) que de les stigmatiser, au profit d'un repli sur soi stérile et clanique. D'où cette impression que les voix qui se font entendre de ce côté-là (*le Monde diplo*, *Charlie-Hebdo*, etc.) prêchent essentiellement à des convaincus et oublient les autres, les infidèles qui regardent TF1, portent des Nike et mangent au Mac Donald. Parfois, il semblerait que ce soit moins l'amour du prochain que le ressentiment contre le voisin qui les anime.

#### IL FAUT L'AIMER MALGRÉ LUI

Néanmoins, si Carles n'est pas quelqu'un d'extrêmement sympathique, cela ne doit pas interférer sur notre jugement. Il faut l'aimer malgré lui (une remarque qui vaut tout aussi bien pour le travail de Bourdieu). La tentation est grande en effet de détourner la tête de la bande à Bourdieu parce que Carles/Bourdieu ne jouent pas le jeu. Après tout, pourquoi aimer quelqu'un qui n'a pas l'air de vous le rendre ? Pourtant, il faut résister à cette tentation. Une des maladies les plus répandues aujourd'hui consiste à mettre de la psychologie partout, à « personnaliser les débats d'idées », comme dirait Serge Halimi. Résultat : on n'arrive plus à juger de la valeur d'une action (le travail de Carles/Bourdieu est-il utile en l'état des choses ?) parce qu'on y mêle les motivations qui y ont présidé (Carles/Bourdieu sont haineux, ils se rêvent en chefs de clan, ils veulent le pouvoir comme les autres). Plus personne ne croit en rien puisqu'on peut toujours trouver des motivations troubles derrière une action : « *José Bové veut faire sa star* », « *Beigbeder a écrit 99 FF pour le pognon* », etc.

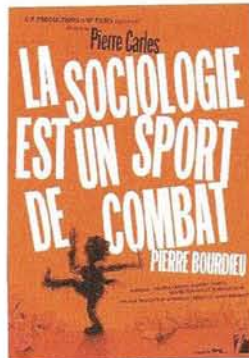
C'est aussi le mérite de *La sociologie est un sport de combat*, qui met au premier plan la force du langage (voir encadré) : nous rappeler que derrière les faux débats mis en scène quotidiennement par les médias (« *Etes-vous pour ou contre Laure ?* », « *Etes-vous pour ou contre Pierre Bourdieu ?* »), il y a d'abord des idées, des visions du monde. Et assurément celles de Bourdieu nous complaisent plus que celle des dirigeants de M6. Répétons donc cette évidence : le film de Carles est très bien. Même si l'on ne partirait pas en week-end avec son auteur.

P. W.



«La sociologie...» est moins une ode à Bourdieu qu'au langage

## DISCOURS DE LA RAISON PURE



Carles filme et s'efface derrière Bourdieu.

Pierre Bourdieu —c'est peut-être ce qui fait sa force— n'est pas quelqu'un de brillant. Dans «La sociologie est un sport de combat», le film de Pierre Carles, il s'exprime de façon lourde, lente, hésitante, comme un autodidacte qui ne sera jamais tout à fait chez lui dans le langage. A chaque rencontre, on le sent recommencer sa pensée à zéro, retrouver laborieusement son chemin dans les mots pour déboucher sur des assertions évidentes qu'il a pourtant répétées des centaines de fois auparavant. Cette façon d'avoir à se répéter les choses doit être épuisante pour lui mais revigorante pour les autres qui n'ont pas l'impression d'être dominés par un intellectuel sûr de son fait.

Il y a ainsi quelque chose de touchant chez Bourdieu: la manière dont il traque dans son propre langage toutes les traces de cette «domination» qu'il ne cesse de dénoncer. Voir l'attention extrême avec laquelle il utilise des mots comme «femme», «immigré», «idéologie», préférant souvent se taire plutôt que de dire une connerie: «Je vais dire des choses très simples et qui peuvent paraître fausses.» Apparaît alors le véritable enjeu du travail de Carles: faire un film tout entier dédié à la parole, la parole élevée au rang d'instrument clair et précis de compréhension — «scientifique» si l'on veut (un mot qui revient tout le temps chez Bourdieu). Carles s'efface devant Bourdieu (il ne pose pas de questions, n'apparaît jamais à l'écran), lequel s'efface devant ses idées. Reste sur le devant de la scène, la langue.

A l'époque des images débiles qui nous font parler en vain, Carles filme donc une langue qui nous rend muet. Non qu'elle intimide. Mais elle demande une attention, une digestion, une réflexion. Toute chose que ne permet pas le débat tel qu'il est envisagé à la télévision, où les contradicteurs sont comme ces étudiants tête à claques qui interviennent à tout bout de champ à la fac, moins pressés de faire avancer la démonstration que de satisfaire un besoin compulsif de s'exprimer. Carles nous offre un brûlot subversif: la puissance d'un cours de chaire, un cours en action — et on a parfois envie pendant la projection du film de se lever et de partir, comme lors d'un cours particulièrement lumineux, et d'emmener une idée frappante avec soi, de marcher dans la rue et de la faire vivre en soi, de la caresser. Si la sociologie est un sport de combat, il s'agit moins d'un sport violent que d'un art zen. Moins karaté que taï shi.

*Sur les écrans.*

P. W.



## La sociologie est un sport de combat

France • De Pierre Carles • Avec Pierre Bourdieu • Production : Véronique Frégosi, Annie Gonzalez • Distribution : Cara m. • Durée : 2 h 26 • Sortie : 2 mai



**Pierre** Bourdieu est à ce jour l'un des sociologues français les plus édités et les plus lus dans le monde. Sa réflexion, en incessante évolution, le mène régulièrement à prendre la parole dans différents colloques ou médias. Pierre Carles (auteur de l'insolent *Pas vu, pas pris*) l'a suivi pendant plusieurs mois dans ses activités professionnelles et en a tiré un long – certes – mais passionnant documentaire. On s'étonne un peu au début de ne pas retrouver le (mauvais) esprit du trublion Pierre Carles, plus habitué à jouer de la caméra comme miroir révélateur de travers ou de paradoxes, que comme écho objectif d'un discours. Or c'est pourtant ici le cas. Carles donne à entendre et à regarder (ce qui n'est

jamais gratuit) un penseur contemporain, à l'écart des débats contradictoires qu'il suscite. Et s'il semble en retrait, le découpage de son film suit pourtant une ligne logique qui laisse entrevoir peu à peu le véritable projet du réalisateur. Au-delà du propos, des idées et des réflexions, il veut montrer qu'au fond, la véritable force de Bourdieu (que l'on soit d'accord avec lui ou pas) est d'instaurer et de susciter la prise de parole. La sociologie n'est pas une science exacte, puisque, reflet des conflits et des progrès sociaux, elle est en mutation constante. Bourdieu l'a parfaitement compris et cherche, comme le signifie très bien ce film, à ramener le débat vers ceux qui en sont les véritables détenteurs : les acteurs – et non les penseurs – du social. Même s'il prend ainsi le risque conscient de déplaire à ses pairs. Et c'est en cela que son travail mérite d'être découvert. *Xavier Leherpeur*

*En deux mots : Un documentaire admiratif, mais nullement hagiographique sur le sociologue Pierre Bourdieu, témoin autant qu'acteur des mutations sociales de notre siècle.*

**Le Bourdieu sans concession**



UN FILM DE PIERRE CARLES

## Pierre Bourdieu contre les « mauvais coups »

EN 1998, un petit film sauvage, boycotté par toutes les chaînes de télévision et décrié par la plupart des grands médias, dénonçait le fonctionnement d'une certaine information orchestrée par les journalistes-vedettes du petit écran. A l'époque du succès en salles de *Pas vu, pas pris*, Pierre Carles, son réalisateur, préparait déjà un nouveau film autour de la figure d'un autre agitateur, le sociologue Pierre Bourdieu (1). Ce sera le résultat de trois années de « filature » : interventions, entretiens (même les plus laborieux), cours et conférences filmés par une équipe légère et discrète.

Jean Cocteau disait du cinéma de fiction qu'il filmait la mort au travail. La grande force du cinéma documentaire est de pouvoir se permettre de filmer la réflexion au travail et d'autoriser le spectateur à une certaine jubilation intellectuelle, contrairement à bien des œuvres de fiction. Ainsi, la durée du film de Pierre Carles, qui pourrait rebutter certains spectateurs, représente une durée nécessaire pour ne pas réduire à des scènes purement « spectaculaires » le travail et la pensée du chercheur.

Le titre du film reprend une formule lancée par Bourdieu lors d'une émission de radio au quartier du Val-Fourré. Invité par Radio Droit de cité, le sociologue tente de redéfinir son métier et son utilité. « *La sociologie est un sport de combat. On doit s'en servir pour se défendre, mais on ne doit pas l'utiliser pour faire de mauvais coups* », explique-t-il. Dans une autre belle séquence, filmée également à Mantes-la-Jolie, le sociologue est pris à partie par quelques jeunes gens désabusés, lassés des pseudo-discours officiels, et empreints d'un anti-intellectualisme primaire. Touché par ces interventions désespérées, Pierre Bourdieu revient sur le rôle primordial des intellectuels, dénonce les sociologues « jaunes » qui se fourvoient dans des études « bidons » pour quelque collectivité territoriale, et plaide pour que nul ne renonce un seul instant aux instruments de compréhension du monde mis à sa disposition. « *Etre un intellectuel, ce n'est pas une maladie* », conclut-il.

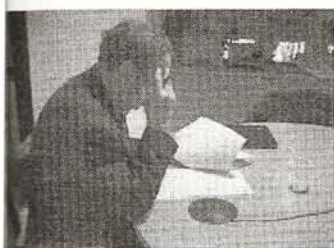
Le documentaire de Pierre Carles est l'un de ces outils de connaissance. Sans être une thèse scientifique ou universitaire, il propose un autre regard sur nos sociétés, une introduction à la critique de la pensée dominante. Il est une sorte de pendant cinématographique des petits livres militants de la collection « Libér-Raisons d'agir ». Bien entendu, comme pour *Pas vu, pas pris*, le réalisateur a dû se passer des chaînes de télévision, dont Arte, pour financer son film (2). Distribué, il va de soi, par une petite structure indépendante.

CARLOS PARDO.

(1) *La sociologie est un sport de combat* est en salles depuis le 2 mai 2001.

(2) Il est aujourd'hui extrêmement rare en France qu'un documentaire existe sans une coproduction, un pré-achat ou un achat post-réalisation d'une chaîne de télévision.





## Un film sur Pierre Bourdieu **Rencontre avec une sociologie utile aux dominés**

**A**près *Pas vu pas pris*, qui décortiquait les connivences et la mauvaise éducation morale du journalisme de télévision pris en flagrant délit de mensonge, Pierre Carles passe de la dénonciation à la promotion : celle de la connaissance savante mise au service de la résistance à la domination symbolique. Son nouveau film, *La Sociologie est un sport de combat*, est consacré au sociologue français Pierre Bourdieu.

Parce que ce film n'est pas un documentaire sur la sociologie et encore moins de la vulgarisation savante, parce qu'il n'est donc pas fait pour les consciences endormies de savoir universitaire, ce travail est avant tout destiné à ceux qui se sont lassés de la vulgate intellectuelle et de son jumeau démagogue, l'anti-intellectualisme.

Les 2 heures 24 pendant lesquelles le film suit le sociologue – d'une conférence à un séminaire, d'un cours à une réunion éditoriale, d'une interview à une manifestation – ne sont pas de trop pour mener à bien ce portrait : point de vue distancié qui introduit le spectateur à une sociologie en lui faisant suivre le quotidien laborieux de son inventeur ; parti pris de laisser parler son sujet – et même de le laisser se répéter ; évitement de toute vie privée – mais d'une personnalité rendue dans sa pleine humanité d'hésitation et d'illégitimité paradoxale ; choix enfin de ne jamais ni commenter ni dater ni localiser plus que ne le font les images et les propos. Domine la fonction assumée de propagandiste : au service d'une sociologie utile aux dominés.

THIERRY DISCEPOLO

*La Sociologie est un sport de combat*, un film de Pierre Carles, devrait pouvoir être vu au Québec à l'automne. *Pas vu, pas pris*, le film précédent de Carles, a été présenté au Québec à quelques reprises, notamment par *Le Couac*.